

John Montague

Poèmes

AIGLE MONT

I

L'aigle a regardé ce monde en changement;
soupiré et disparu dans la montagne.

Mais avant de partir, une dernière reconnaissance :
les bateaux bigarrés dans le bassin

hochaient leurs mâts et le blanc croissant
d'une plage de sable lui sourit en réplique

Qu'il aimait l'ivre balancement léger
de la flotte de pêche, la marée la

hissant un peu, à bout de cordes!
Plus loin, varech, et rocs pointés

qui saillent, lents, monstres tachés
et gluants sous des traînées d'algues

A terre, bateaux tirés et paniers
à langoustes, installés comme des poules

II

Contente était la vie au plus à l'aise de sa forme;
Et l'inverse : la tempête soudaine, grondante

que l'aigle dans sa maussade humeur préférerait
ployant ses vastes ailes sous les baffes

du vent, pour s'enfoncer aux plis
du large ciel, saccades, glissades,

surplombant les bateaux qui se ruent vers le port
et ont à louvoyer soudain contre les vents

ces vents qu'il saluait tous par leurs noms.

Être renfrogné le matin, apaisé

à midi, mais grondeur encore dans
la soirée, donnait au jour entier son tour

avec de spacieux intervalles pour le silence
se coulant, comme une bénédiction, tandis que
la flotte peinait encore sous
lui, arrondie par la belle prise du jour

III

Mais maintenant il devait pénétrer la montagne
Pourquoi? Une falaise l'y aurait invité?
Le monde entier changeait; une
langue mourait, la deuxième gagnait,
clinquante de gadgets, de cris des enfants.
Pas de fin, on aurait dit, à leur arrivage
et la région réclamait un Gardien
– c'est ce que la montagne lui avait dit. Et
un destin différent s'ouvrait devant lui :
être l'esprit de cette montagne.
Tout le monde serait frappé de respect;
s'il s'enveloppait du capuchon des brumes
à cause de lui ils se retireraient,
aux aguets derrière leurs volets ou voilages;
s'il redressait son large front
chauve de lumière, au matin,
tout le monde réglerait sur lui rires ou sourires
– tâche plus grande que le détachement
d'un aigle; mais parfois sur son ciré
de brume lovée, la liberté perdue le faisait soupirer

LA DANSE

Dans le silence et l'isolement commence la danse. Personne ne doit regarder, surtout pas toi-même. Les mains pendent sur les côtés, la tête paresse, vide tige rompue. Les chaussures se séparent des pieds, les vêtements pèlent, haillons de la peau. Le regard s'est retiré peu à peu de ta vue, ce regard routinier qui ne voit rien, tes oreilles bourdonnent un peu avant de faire retraite avec la pulsation du cœur, douce batterie. Alors commence la danse, purifiant, guérissant. Par le front vide, tout au long de l'ossature des pieds, la terre commence à parler. Un genou monte, lentement dérouillé, puis l'autre; totalement absent, tu sautilles, le sac de tes reins ballotte contre tes cuisses, une résine de sperme et d'urine filtre au bas des corps. Depuis la jointure des jambes, la diffusion du rythme monte – la branche du sexe se redresse, la cage des côtes siffle – et passe dans les bras comme l'électricité dans un fil. Sur la peau, de la buée se crée, feuille humide ou risée aussi légère qu'éphémère. Dans l'humide et l'obscur tu renais, la pluie tombe sur ton visage comme elle ferait sur un tronc moussu, les cheveux mouillés collent au crâne comme une écorce, ton souffle se mêle aux exhalaisons de la terre, cette odeur éternelle d'humus et de terreau.

THRÈNE DE CASSANDRE

I

Tout ce que je sais : maudire, me lamenter
Je vous ai dit que les flammes viendraient
incendiant les bourgs. Pourtant

Ça ne vous a pas fait grand chose!
opiniâtres. Les racines font autant obstruction
qu'elles conduisent la croissance

Oh que ma langue épaisse aimerait
fluer en paroles de miel, les chaudes
les denses syllabes de l'éloge

plutôt que cette lugubre procession
des disparus, clichés de malheur :
les sourds-muets claquant des paumes.

N'avoir qu'une seule chose à dire
la noirceur fatale de la prophétie
et toujours le voile des traits décharnés

J'ai oublié ce qu'était mon chant
de jeune fille, avant que ma voix
mue et bourdonne le funèbre

Je sens ma bouche redevenir pâteuse
un nuage de tempête arrive, entre,
une rue va recevoir son viatique

dans le spasme féroce d'une bombe
(Adieu, grand'rue, Fintona
adieu (à) la vieille maison Carnée)

II

franchir le seuil d'une maison d'enfance
chevrons déguenillés où l'aube
fait effraction, donne conscience

plus écorchée que tout ce qu'on a connu.
Des tas d'albums de naissance, mariages
des pleines chambres de larmes, de confidences

en allés comme si la terre les avait avalés;
des marches qui grimpent vers le vide,
des murs arrosés jusqu'aux pierres qui s'émiettent

vous êtes nés dans un squelette

COURS DE NU

douceur infinie
complexité d'un corps
allongé. Pivot

de la cheville qui définit
l'empan
d'un pied, ses plis

de peau, sa presque arche.
La lourde courbe du mollet
dont l'arc en bas contrepèse

le tibia ou remonte
jusqu'aux tièdes jarrets
bombés et creux

décrivant une ligne de
pesanteur, d'énergie comme
celle qui va de l'épaule

aux jointures, le bras
en cascade, autour du
coude, sur le poignet.

Le corps entier un système
de contrôles et de balances.
Ces formes naturelles

qu'un sculpteur honore
grottes érodées, étangs
dalles souches

ou à chaque tour de main
croissance de tentations :
bras et cuisses qui s'ouvrent

sur de plus douces plus secrètes
aires, fentes germant
en toison, recoins parfumés

et fissures d'amour
attendant la frappe
du désir, la ferveur

courtoise, ou ce qui entraîne
à l'anéantissement d'une
fouille aveugle

(tortueux délacement
des vêtements brûlants
de honte, rêve d'un
anachorète de
nudité salope,
démon aux seins

inflammés branlant
ses tresses pour tirer les hommes
vers le béant

bouge vaginal d'enfer)
regarder ce modèle comme
une femme parmi les autres comme

une gentille ménagère
gagnant son argent de poche
pour le mari pour la famille

C'est sentir les âges
obscur se dépiauter
jusqu'à l'innocence de

la blanche trace de
ses épaules où
sur la peau brune
la brassière glisse
montrant le calme des
seins pâles et

c'est pleurer, chérir
la mélancolie des preuves
de la mortalité rancunière
rongeant la perfection :
les cicatrices
qui lacent le ventre

les pâles coutures de
ce mur des lamentations
cage des côtes où

le cœur officieusement
pompe
Quel hommage
pourrait égaler tel
gentil dévoilement?
mordiller les doigts
du pied, ivre d'amour, lapper l'eau
de la chevelure
(les modélistes
aplatiraient ses
seins, nivelleraient
les rondes fesses, le
ventre, réduisant
le filon mère
qui palpète derrière
à l'uniformité d'un
paradis robotisé)
sur papier canson
un bataillon de crayons
en silence déployé
la capture au leurre
du filet des lignes
tandis que sur et depuis
son corps gelé,
gourd déclot cette
tardive fleur
son sourire las.

Traduit par Michel Deguy